

DITYVON PASSAGER DE LA NUIT

Claude Dityvon écrit la nuit des rues avec l'art d'un romancier. Avec des mots simples, vrais, vécus. C'est-à-dire rares. Comme savent l'être ses photos. Claude Dityvon funambule sur le fil incertain des nuits. Il n'y a que Dityvon pour faire du Dityvon. Et encore, est-ce bien lui ? Car il faut avoir vécu plusieurs vies pour faire une seule de ses photos. Chaque instant saisi relève du miracle. Et chaque cliché n'est fait que de ça. De cette éternité d'instant réunis, prodigieusement assemblés.

Le doute vous saisit devant ses "Nocturnes". Incrédule, le regard ira de l'auteur à ses œuvres. Il les revendique bien sûr. Toutes. Mais sur un ton presque étonné. Comme s'il pouvait être surpris du résultat. A la fois ravis du résultat. A la fois ravi de cette perfection à la fragile beauté et en même temps gêné par la bouleversante présence qui en émane.

Il explique, commente, tout compte fait émerveillé, donnant le sentiment de redécouvrir ses propres aveux photographiques. Et l'on s'aperçoit que ce sont ses mains qui parlent. Elles pétrissent, malaxent, caressent le temps arrêté dans un flux perpétuel. Elles laissent filtrer la lumière, éclairent une scène, soulignent, masquent ou font monter les noirs. Elles tendent la nuit de soudains éclairs de clarté, esquissent un quai, abandonnent une silhouette à la brume. Elles retiennent une ombre dans la fuite des rues, appellent l'enlacement dérobé d'un couple, laissent s'enfuir des fantômes d'immeubles, criblés de repentirs éclairés. Sur les trottoirs humides de la nuit, glissent les souvenirs perdus de déambulations solitaires et incertaines.

On prend soudain conscience qu'il parle lui aussi, peut-être même beaucoup, mais que le mystère de l'image reste entier. Le doute persiste. Un seul homme ne peut être capable de collectionner une telle succession de hasards, dut-il y consacrer sa vie. Chaque "Nocturne" est un film, un long métrage immobile. Une sorte d'opéra en couleurs noir et blanc. Comme Mizoguchi, Murneau, ou Vigo seuls savaient les mettre en scène.

Et ces corps au masque d'ombre nous reviennent familiers. Leurs anonymat nous est attendu, depuis toujours retenu dans l'intimité de nos errances. Ils sont dans la proximité de nos désirs enfuis, inaccessibles. Ils sont la présence rassurante de cette chaleur que pourtant nous n'osons approcher. De peur qu'elle ne s'évanouisse. Que se dissipe la fugace apparition.

Dityvon continue de raconter sa vie. On le croit et pourtant il ne se livre pas. On ne s'épanche pas dans certains milieux. Le silence prend alors la posture d'une orgueilleuse pudeur. A l'exemple de ce père mort en camp, mort de s'être tu. Dénoncé pour un acte de résistance qu'il n'avait pas commis et dont il connaissait l'auteur. Serait-il possible qu'il revive dans toutes ces silhouettes inconnues et caressées du regard ?

Comment Dityvon parvient-il à construire un tel décor ? Structurer, composer, avec tant de justesse tout en nous laissant une impression de naturel ? Il prend son temps, tentera-t-il de vous convaincre. Il vous répète qu'il se sert de son ventre pour prendre des photos. Il y pose son appareil. Le travail lui sort alors des tripes. Lui revendique un art de la spontanéité, une énergie puissante, éjaculatoire. Ce sont ses propres termes.

Dityvon brûle toujours de ses rêves d'adolescent, de jeunesse. Lorsque sa mère lui disait qu'il était un artiste, sans qu'il en connaisse la signification. C'est ça la beauté d'une mère. Il sera docker, et dans l'incertitude de combien de petits boulots encore ? Jusqu'au jour où une autre femme lui tendra un appareil photo. Elle croyait en lui. Il ne l'a plus quittée. Elle y croît toujours.

Roland DUCLOS
Novembre 2001